



**HAL**  
open science

# Le Lullisme français extra-parisien. Ébauche de l'histoire d'un Lullisme excentré

Quentin Daste

► **To cite this version:**

Quentin Daste. Le Lullisme français extra-parisien. Ébauche de l'histoire d'un Lullisme excentré. Catalonia, 2021, 28, pp.39-56. hal-03577556

**HAL Id: hal-03577556**

**<https://hal.science/hal-03577556>**

Submitted on 16 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le Lullisme français extra-parisien. Ébauche de l'histoire d'un Lullisme excentré

Quentin DASTE

Université Paris 8, Vincennes – Saint Denis  
quentin.daste@gmail.com

**Résumé :** Cet article se donne pour but d'offrir un aperçu général de l'histoire du Lullisme français par le prisme des productions et groupes lullistes extra-parisiens. L'intérêt étant de donner à voir, selon une approche chronologique (et donc diachronique), le rôle que jouèrent les espaces dits « provinciaux » et leurs acteurs dans l'histoire de cette doctrine, la plupart du temps abordée au travers de ses grands représentants parisiens. Cet aperçu décentralisé sera ainsi l'occasion de mettre en avant les acteurs ou épisodes habituellement jugés de second plan et d'émettre à leur sujet quelques hypothèses touchant à la circulation des idées et aux rapports de force entre différents espaces d'un même territoire : celui de la France actuelle.

**Abstract:** This article attempts to provide an overview of the history of french Lullism through the prism of non-parisian lullist productions and groups. The aim would be to show a chronological (and therefore diachronic) approach of the role played by the « provincial » spaces and their actors in the history of this doctrine, approached, most of the time, through its great parisian representatives. Consequently, this « decentralized » overview would be an opportunity to highlight the actors or episodes usually considered as secondary, and to put forward some hypotheses about them, mainly linked to the circulation of ideas and the balance of power between the different spaces of a same territory; that of today's France.

**Mots-clés :** Lullisme, Lullisme français.

**Keywords:** Lullism, French Lullism.

Né de l'étude des œuvres du polygraphe majorquin Raymond Lulle (1232-1316), le Lullisme désigne *stricto sensu* une méthode, un système philosophique bâti selon les doctrines de celui que l'histoire de la philosophie médiévale a retenu sous le surnom de *Doctor illuminatus*. Mais le Lullisme ne saurait se résumer aux seuls textes qui s'inspirent du fameux *Art* conçu par le philosophe ; l'étude du Lullisme a en effet pris pour habitude de s'attacher à l'ensemble des activités ayant un lien avec les œuvres de Lulle, et même plus largement, avec celles qui circulèrent sous son nom. Étudier l'histoire du Lullisme nécessite donc de se pencher sur les gardiens de son œuvre, les auteurs qu'il inspira – tout comme ceux qui s'érigèrent contre lui –, ses commentateurs, éditeurs, traducteurs, ainsi que les textes apocryphes qui se répandirent sous son nom.

L'énoncé de l'ensemble de ces paramètres permet de peser toute la difficulté que peut représenter l'essai d'écriture d'une histoire du Lullisme. Il est pertinent de recourir

pour cela à un champ plus restreint, et logique, tel que l’histoire du Lullisme d’un pays, ainsi que l’avait fait Miquel Batllori pour l’aire italienne<sup>1</sup>. Le choix de ce prisme ajoute cependant une difficulté en ce qu’il faut prendre soin de définir ce que l’on entend par pays. Dans notre cas l’on se réfèrera, en parlant de « Lullisme français », à l’ensemble des activités lullistes attestées et ayant eu lieu dans les territoires de ce qui forme la France actuelle. Si les débuts du Lullisme français ont d’ores et déjà fait l’objet d’une monumentale étude, menée par Jocelyn Nigel Hillgarth<sup>2</sup>, l’histoire de celui-ci n’a encore jamais été traitée dans son ensemble. Mais les temps forts qui la composent ainsi que ses grands acteurs ont été largement étudiés, en particulier pour ce qui est de l’époque médiévale et de la Renaissance. Le reste de l’époque moderne, longtemps laissé en marge, commence à être exploré, notamment grâce aux travaux de Rafael Ramis Barceló.

Le présent article se donne pour but de procéder à une présentation de l’histoire du Lullisme français par le biais de ses espaces extra-parisiens, autrement dit, en se focalisant sur les activités lullistes « provinciales ». Ce terme, que l’on utilisera dans son acception très française, à savoir, de désigner tout le pays en dehors de la capitale (selon la définition du CNRTL), se justifie par le caractère très centralisateur exercé par Paris et son Université<sup>3</sup>, et ce, du vivant même de Raymond Lulle, qui eut comme obsession de s’y faire reconnaître. La notion et la terminologie de « province française », déjà problématique en elle-même à une époque où les frontières sont arrêtées, l’est d’autant plus à l’échelle de cet article qui prétend prendre comme cadre ce territoire à différentes époques, durant lesquelles celles-ci n’eurent de cesse de changer, ou étaient très incertaines. Si la présente étude tend à inclure sous ce terme tous les territoires qui forment l’actuelle France métropolitaine, il paraît important de relever que tous ceux évoqués ici montrent une cohérence vis-à-vis de ce que l’on pourrait appeler une « aire française », en raison de ce qu’ils appartiennent ou gravitent dans ce que l’on appelle depuis 1254 les territoires du *rex Francia*<sup>4</sup>, au sein desquels Paris tiendra rapidement un rôle central, tant sur le plan politique que culturel. L’unicité des lieux abordés dans l’article (rattachés pour certains tardivement au Royaume de France, tel Strasbourg) se dessine en outre dans la préexistence d’échanges culturels sur le plan lulliste, que nous nous ferons fort de préciser au moment d’exposer ledit lieu, cela permettant justement de donner à voir l’émergence d’une véritable aire lulliste française, avant même la structuration de l’état qui l’englobe aujourd’hui.

Ce travail, qui fait écho au précédent numéro de la revue *Catalonia* sur la notion de « capitalité », a précisément pour ambition de s’émanciper de ce concept, et de proposer ainsi un aperçu de l’histoire du Lullisme français depuis le point de vue excentré de la « province ». Cette étude souhaite également mieux rendre compte des apports de cette dernière et de son rôle dans l’histoire du Lullisme, ainsi que de la nature du lien entretenu entre les territoires qui la composent et la capitale (Paris), dont le rôle, indéniablement central, sera pour une fois laissé de côté. Si les termes en eux-mêmes sont anachroniques du point de vue des époques qui nous intéressent (du XIV<sup>e</sup> siècle au

<sup>1</sup> BATLLORI Miquel. *Il lullismo in Italia. tentativo di sintesi*. Rome : Éditions Antonianum, collection Medioevo, 2004 (il s’agit de l’édition posthume d’articles réunis et traduits).

<sup>2</sup> Voir HILLGARTH, Jocelyn Nigel. *Ramon Llull and lullism in Fourteenth-century France*. Oxford : Clarendon Presses, 1971.

<sup>3</sup> Voir VERGER, Jacques. « À propos de la naissance de l’université de Paris : contexte social, enjeu politique, portée intellectuelle ». *Vorträge und Forschungen*, 30 (1986), p. 169-196.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet notamment : BEAUNE, Colette. « La notion de nation en France au Moyen Âge ». In DELANNOI, Gil, MORIN, Edgar (éds.). *Éléments pour une théorie de la nation*. Paris : Éditions du Seuil, 1987, p. 101-116.

XVIII<sup>e</sup>), la situation de fait qu'ils désignent fut, ainsi que l'on s'apprête à le voir, tout à fait tangible.

### De l'importance des Terres d'Oc pour le Lullisme français (époque médiévale)

La France joua sans conteste un rôle central dans la naissance et le développement du Lullisme, puisque Lulle lui-même avait choisi Paris (aux côtés de Majorque et Gênes), comme centre de conservation de son œuvre<sup>5</sup>. Cette importance que le philosophe lui conféra devait se vérifier par la suite, puisque Paris allait en devenir l'un des centres, si ce n'est le centre le plus important. Le Majorquin y noua d'ailleurs de son vivant de solides liens, parmi lesquels les moines de la Chartreuse de Vauvert ainsi que l'un de ses principaux disciples : Thomas Le Myésier. C'est au prix de pas moins de quatre voyages (dont trois furent réellement marquants) que Lulle parvint à se faire reconnaître par l'Université de Paris et à y implanter un foyer de développement et d'étude pour son *Art*. À l'inverse, c'est sans l'avoir recherché qu'il vit son œuvre connaître une certaine fortune dans les territoires méridionaux du Royaume de France, principalement par le biais de traductions.

Lulle passa une grande partie de sa vie dans le domaine d'Oc, et le groupe de manuscrits formé par les traductions de ses livres en occitan apparaît en effet à la fin du Moyen Âge comme l'un des plus conséquents<sup>6</sup>. L'étude des traductions médiévales de son œuvre, référencées par Díaz Marcilla, montre que la France arrive d'ailleurs première pour ce qui est du nombre d'occurrences de manuscrits proposant des textes lulliens traduits dans une langue locale, et ce, d'abord grâce aux traductions françaises : « las traducciones en francés son las que están a la cabeza, con 29 ejemplares conservados. Las obras traducidas son: *Llibre de l'orde de cavalleria* (21), *Blaquerna* (4), *Llibre del gentil e els tres savis* (1), *Doctrina pueril* (1), *Proverbis de Ramon* (1), y el *Llibre de meravelles* (1) »<sup>7</sup>. L'on sait que Lulle, qui accordait une grande importance au rôle des copies mais aussi à celui des traductions, veillait parfois personnellement à la réalisation de celles-ci. Plusieurs des archétypes des versions françaises de ses œuvres furent donc assez vraisemblablement réalisés à Paris. Pour ce qui est des traductions occitanes, il en va évidemment autrement. On compte sept manuscrits : « Las traducciones en occitano fueron 7: *Doctrina pueril* (4), *Blaquerna* (1), *Llibre de meravelles* (1), *Proverbis de Ramon* (1) »<sup>8</sup>, fait qui place l'occitan comme troisième langue majeure de traduction et transmission du corpus durant le Moyen Âge, juste après l'espagnol (qui compte huit traductions, soit une de plus que l'occitan) et devant l'italien (surtout vénitien) et l'anglais<sup>9</sup>, confirmant le succès quasi immédiat que connut l'auteur au sein des deux grands espaces linguistiques qui forment l'actuel Hexagone. Les traductions vers le français, tout comme celles vers l'occitan, illustrent

<sup>5</sup> COLOMER, Eusebi. « Les chemins du lullisme en Europe ». *Catalònia cultura*, 43 (1995), p. 36-39.

<sup>6</sup> Armand Llinarès rappelle à ce titre que « plus de soixante-dix œuvres, soit plus du quart de l'opus lullien, ont été écrites à Montpellier » où l'auteur posséda certainement, auprès de ses mécènes les Rois de Majorque, installés dans la ville, un lieu de travail de prédilection. (Voir LLINARES Armand, « Raymond Lulle à Montpellier – La refonte du "Grand Art" ». *Raymond Lulle et le Pays d'Oc. Actes du 22<sup>e</sup> Colloque de Fanjeaux (1986)*, Toulouse : Éditions Privat, 1987, p. 17-32. Cit. p. 30).

<sup>7</sup> DÍAZ MARCILLA, Francisco José. « El lulismo europeo medieval: una aproximación ». In DÍAZ MARCILLA, Francisco José, HIGUERA RUBIO José (éds.). *En torno a Ramon Llull: presencia y transmisión de su obra*. Ribeirão (Porto) : Éditions Húmus, 2017, p. 97-116. Cit. p. 114.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>9</sup> Le catalan et le latin, langues d'écriture de l'auteur, sont évidemment exclues de ce classement. Pour ce qui est des spécificités de la langue des traductions italiennes, voir l'ouvrage de Batllori précité, p. 106 à 120.

un intérêt pour les textes lulliens parmi un public autre que celui de l'Université ; à savoir la noblesse, au sein de laquelle le latin n'était pas forcément bien maîtrisé et, déjà à cette époque, une petite partie de la haute bourgeoisie (s'affirmant à cette époque)<sup>10</sup>, qui comme les précédents, lit plus volontiers dans la langue vernaculaire durant cette seconde moitié de XIV<sup>e</sup> et début de XV<sup>e</sup>. « Cuando se acomete una traducción o se escribe un texto *ex novo* en un idioma local, se hace porque hay interés en llegar al público del reino o territorio, más allá de los eruditos que dominan el latín. Es decir, hay un interés pedagógico en transmitir determinados mensajes » résume ainsi Díaz Marcilla<sup>11</sup>, qui précise au sujet de ces traductions que l'on peut y voir un « signo inequívoco del éxito de los escritos lullianos de carácter narrativo y pedagógico », nous permettant par le biais de cette description des attentes des lecteurs d'entrevoir quels pouvaient être les publics extra-parisiens intéressés par les écrits de Lulle. Se dessine dès lors à l'aune de ces considérations un clivage net entre les textes lulliens philosophiques et théologiques plus austères, restant en latin, non traduits, et se cantonnant, schématiquement, à l'Université de Paris ou à Vauvert, et ceux, plus narratifs, romanesques ou pédagogiques, traduits en langues vernaculaires, et plus prompts à circuler. L'importance de l'occitan dans cette première réception, qui sera sans grandes suites à l'époque moderne, rappelle que Lulle avait composé du temps de sa jeunesse des vers dans cette langue, et que, repentant de ce passé de troubadour adepte de poésie légère, il la délaissa parce qu'elle était alors intimement liée à la *fin'amor*, et donc associée à quelque chose de frivole, trop éloignée de ses préoccupations nouvelles. Il écrivit dès lors en latin, ou dans un catalan très pur, expurgé de tous les *occitanismes* qui émaillaient alors ses productions poétiques. Se doutait-il que son œuvre allait pourtant avoir un certain succès dans cette langue ? L'important corpus développé peut justement s'expliquer par la proximité linguistique des deux langues, avec laquelle il semblerait bien que certains traducteurs aient cherché à jouer, comme cela paraît se voir dans la *traduction* occitane de *Félix ou le Livre des merveilles*, dont la langue relève en réalité davantage d'un catalan extrêmement occitanisé que d'un occitan attesté et parlé à l'époque. Le texte aura sans doute été copié dans le Sud de la France, avec la volonté d'avoir une langue la plus originale possible, adaptée et plaisante pour un public local (la proximité des deux langues permettait après tout ce cas de figure). Lola Badia évoque « una mà occitana septentrional del XIV » qui témoignerait d'« un interés pel Llull romànic i "popular" bastant més amunt dels Pirineus »<sup>12</sup>. Badia relève encore à ce titre que si l'on s'attachait simplement aux traits occitans que contiennent les copies catalanes de textes lulliens, l'on pourrait aisément élargir ce répertoire, mais à des œuvres qui, à l'inverse de celles que nous venons de citer, ne relèveraient pas de l'espace linguistique occitan. Cette hypothèse d'une affinité reposant en Terre d'Oc sur la proximité linguistique, la sensation de lien et les facilités de traductions qui en découleraient, confère à cette réception occitane du corpus lullien une certaine profondeur et l'idée de l'existence d'un jeu linguistique entre ces deux langues, que l'on a coutume de dire sœurs. La nature des textes traduits nous renseigne en outre sur l'existence d'une approche séculière et non universitaire de Lulle, recherchant l'intérêt narratif et pédagogique de son œuvre, bien différent de celui

<sup>10</sup> Voir DERVILLE, Alain. « L'alphabétisation du peuple à la fin du Moyen Age ». *Revue du Nord*, Lille, t. 66, 261-262 (1984), p. 761-776 (se référer à la conclusion, en dernière page).

<sup>11</sup> DÍAZ MARCILLA, Francisco José. *Ibid.*, p. 105.

<sup>12</sup> BADIA, Lola. « L'aportació de Ramon Llull a la literatura en llengua d'oc ». BADIA MARGARIT, Antoni Maria, CAMPRUBÍ, Michel (éds.). *Actes del Vuitè Col.loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes, Tolosa de Llenguadoc, 12-17 de setembre de 1988*. Barcelona : Edicions de l'Abadia de Montserrat, 1989, vol. 1, p. 261-296. Cit. p. 289.

philosophique que l'on a le plus coutume d'évoquer au moment de traiter de sa réception.

Mais l'histoire du Lullisme français sera plus durablement marquée dans les Terres d'Oc pour une tout autre raison : celles-ci développèrent en effet rapidement, et en parallèle de ce qui a été exposé plus haut, une mémoire écrite fallacieuse de la venue de Lulle dans la région. Pour l'introduire, nous recourrons aux lignes de Jean de Roquetaillade<sup>13</sup>, un théologien franciscain, passionné d'alchimie, né un peu après Lulle et qui ne le rencontra pas, mais qui en fit, quelque trente années après sa mort (vers 1350), une présentation :

Et quia tempore [...] floruit philosophus barbatus, sic vocatus, parisius, qui dicebatur Ramundus Luylh, de Maioricis, qui, cum esset laycus et quasi sine litteris, ad tantum apicem philosophie peruenit ut XXXV libros inuentiuos omnium scientiarum et solutiuos omnium questionum tam stupendos fecerit quod mens humana credere non ualeret, nisi eorum experienciam cum intellectu uideret; fecitque plures alios circa ducentos inter omnes. Modus tamen utendi eis paucissimis est notus; et quasi inutiles ex imbecillitate intellectus hominum dormiunt libri eius.<sup>14</sup>

Comme le souligne Louis Boisset : « Ces lignes de Jean de Roquetaillade [...] sont un témoignage, court mais précis, de la connaissance que l'on pouvait alors avoir de Raymond Lulle dans la région d'Avignon »<sup>15</sup>. Elles illustrent bien en effet ce qu'il restait comme mémoire de Lulle dans cette région peu de temps après sa mort, mais retiennent aussi notre attention pour un autre point : leur auteur. Celui-ci sera en effet par la suite indissociable de la figure de Lulle dans un certain domaine, celui de l'alchimie :

Les liens spirituels et intellectuels entre Lulle, ou plutôt le Pseudo-Lulle et Roquetaillade sont étroits [...]. Michela Pereira a même rappelé qu'un manuscrit vénitien fait de Roquetaillade le neveu de Lulle [...]. Cette prééminence de Lulle sur Roquetaillade serait notamment due au *Liber de Secretis Naturae*, et aux importantes innovations techniques qu'il contenait<sup>16</sup>.

Évoquer les régions de langue occitane sans faire référence à la figure du Lulle alchimiste serait une erreur, à plus forte raison que c'est là que le pseudo-Lulle va en grande partie trouver ses racines, qui donneront naissance à un mythe tenace. La région était d'ailleurs plus globalement un lieu important pour le développement de l'alchimie

---

<sup>13</sup> BOISSET, Louis. « Un témoignage sur Lulle en 1365 - Jean de Roquetaillade », *Raymond Lulle et le Pays d'Oc. Actes du 22<sup>e</sup> Colloque de Fanjeaux (1986)*. Toulouse : Éditions Privat, 1987, p. 70-74. Cit. p. 71.

<sup>14</sup> ROQUETAILLADE, Jean de. *Liber Ostensor* (commentaire du 12<sup>e</sup> traité), texte modernisé, cité chez Louis BOISSET (*Ibid.*) et traduit par lui-même (p. 72) : « À cette époque [...] fleurissait [...] un philosophe barbu – c'était sur surnom – du nom de Raymond Luylh, de Majorque. Bien qu'il fût laïc et pour ainsi dire sans culture, il parvint à un tel sommet de la philosophie qu'il composa trente-cinq livres aptes à faire découvrir toutes les sciences et résoudre tous les problèmes, livres si stupéfiants que l'esprit humain ne le saurait croire, s'il ne les voyait par expérience et par intelligence. Et il en a composé plusieurs autres, en tout deux cents environ. La manière cependant de les utiliser n'est connue que d'une élite très restreinte, si bien que ses ouvrages dorment presque inutiles du fait de la faiblesse de l'intelligence des hommes. », (trad. p. 72).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>16</sup> THIOLIER-MEJEAN Suzanne, *L'alchimie médiévale en Pays d'Oc*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, collection CEROC, n°10, 1999. Cit. p. 31.

à la fin du Moyen Âge<sup>17</sup>. C'est dans celle-ci que se développa, dans la lignée du *Testamentum*, faussement imputé à Lulle<sup>18</sup>, toute une tradition alchimique, dont Clavet rappelle les trois grands ouvrages qui allaient la consolider : « three Occitan texts on alchemy are extant: the *Rosari*, the *Obraige dels philosophes*, and the *Soma* written by Bernat Peyre »<sup>19</sup>. Ceux-là, repris, vont venir conforter, édifier et donner corps à l'idée que Lulle est l'auteur de ce traité, poussant ainsi à lui attribuer des traités d'alchimie restés anonymes ou même des auteurs d'œuvres de ce genre à se placer sous son *auctoritas* en signant leurs textes du nom de Lulle. La diffusion d'écrits alchimiques sous le nom de Lulle, indissociable de Roquetaillade, sera ainsi rapide, ayant débuté très peu de temps après la mort du philosophe, puisque l'on date le *Testamentum* de 1332. Le rôle joué par les Terres d'Oc dans la naissance du corpus d'un pseudo-Lulle alchimiste est d'autant plus important qu'il y a aujourd'hui consensus sur le fait que les textes qui le composent doivent être pris en compte dans l'histoire du Lullisme, en dépit de leur caractère apocryphe, et ce en raison de ce qu'ils furent la plupart du temps considérés comme pleinement lulliens jusqu'au début de l'époque contemporaine.

La naissance de ce mythe alchimique, qui sera presque aussitôt intimement lié à l'image de Lulle, eut pour effet d'accentuer un peu plus la défiance nourrie par les détracteurs de son œuvre, qui voyaient s'ajouter aux positions hétérodoxes connues et attestées du philosophe des soupçons de *pratiques* bien moins orthodoxes encore. Et c'est officiellement en raison de positions théologiques que la pensée et l'étude du Lullisme finiront par être condamnées à Paris à l'instigation de Jean Gerson, à la suite de décisions s'échelonnant de 1390 à 1402. Gerson, qui reproche notamment à Lulle d'avoir voulu prouver l'existence de la Trinité par le biais de la raison, trouva de l'inspiration dans les nombreux textes à charge écrits par l'inquisiteur général d'Aragon, Nicolas Eymerich (*Expurgate vetus fermentum*, le *Dialogus contra Lullistas*, la *Fascinatio Lullistarum* et l'*Incantatio Studii Ilerdensis*)<sup>20</sup>. Mais ce qui doit ici retenir notre attention est le fait que l'œuvre la plus importante d'Eymerich contre le Lullisme et la plus décisive dans son interdiction par Gerson fut écrite en France, en Avignon ; il s'agit du *Directorium officii inquisitorum* (1376). Ruedi Imbach rappelle que c'est en effet « principalement le *Directorium* qui a été une source fondamentale de l'anti-lullisme »<sup>21</sup>. Alois Madre a détaillé cet ouvrage<sup>22</sup>, qui propose un catalogue des cent erreurs que recèlerait la doctrine lullienne. De très nombreux points de la pensée et de la doctrine de Lulle y sont classés comme relevant de l'hérésie, et ce, au sein de ce qui constitue un véritable manuel sur la question, écrit par l'un des grands inquisiteurs de l'époque. Il est très probable qu'Eymerich ait écrit ce texte en terre française à dessein. S'étant attaqué à la doctrine de Lulle dans les royaumes hispaniques, il ne pouvait voir celle-ci prospérer dans le Royaume voisin, et le meilleur moyen pour résoudre un tel problème était encore de se rendre dans le pays en question. Le choix de la mise en circulation d'un tel texte en Avignon, à l'époque de la première papauté, n'est pas

<sup>17</sup> Voir PEREIRA, Michela. « Alchimia occitanica e pseudolullismo alchemico. Osservazioni in margine a una recente ricerca ». *Studia Luliana*, vol. 43, 99 (2013), p. 93-102.

<sup>18</sup> PEREIRA, Michela. « Raymon Lulle et la tradition alchimique ». *Catalònia Cultura*, 43 (1995), p. 40-43.

<sup>19</sup> *Idem*, « Alchemy and the Use of Vernacular Languages in the Late Middle Ages ». *Speculum*, vol. 45 (1999), p. 336-356. Cit. p. 342.

<sup>20</sup> Voir PUIG, Jaume. « Noves fonts per a l'estudi de la *Incantatio Studii Ilerdensis* de Nicolau Eimeric ». *Arxiu de textos catalans antics*, 22 (2003) p. 611- 620.

<sup>21</sup> IMBACH, Ruedi. « Notule sur Jean Gerson, critique de Raymond Lulle ». COURCELLES Dominique de. *Les formes laïques de la philosophie: Raymond Lulle dans l'histoire de la philosophie médiévale*. Turnhout : Brepols, collection « Instrumenta Patristica et Mediaevalia » 67, 2018, p. 139-157. Cit. p. 144.

<sup>22</sup> Voir MADRE, Alois. *Die theologische Polemik gegen Raimundus Lullus*. Münster : Éditions Aschendorff (Verlag), 1973, VIII + 176 p. Voir p. 71 à 79.

anodin non plus. Réaffirmer l'importance d'une orthodoxie de la foi catholique dans la capitale spirituelle de l'Occident chrétien était un choix fort sur le plan symbolique, puisqu'il place sa mise en demeure adressée aux continuateurs de Lulle sous l'égide du pouvoir papal. Notons que cela fut réalisé avec beaucoup d'à-propos puisque à la fin de cette année 1376 le Pape Grégoire XI et sa cour entamèrent le déménagement de la papauté, qui retournait à Rome. Il semblerait donc qu'Eymerich ait su profiter de la présence de la Papauté en terres françaises pour mieux attaquer, depuis une capitale religieuse, la doctrine jugée hétérodoxe qui gagnait en popularité dans la capitale politique et *intellectuelle* du Royaume. Ces rapports de force symboliques entre une ville concentrant le pouvoir politique et une autre représentant le pouvoir spirituel touchèrent bien sûr à beaucoup d'autres thématiques que le Lullisme, qui se mêle ici à l'épisode clef du Grand Schisme d'Occident, qui conduisit à des conflits de pouvoirs au sein du territoire français, avec la cohabitation de différents types de *capitales*<sup>23</sup>. Signalons qu'Avignon ne jouera pas par la suite le rôle néfaste que cet épisode semble lui attribuer dans cette histoire du Lullisme français. Il en va de même pour Lyon, qui avant de devenir le deuxième pôle de développement du Lullisme à la Renaissance doit tout d'abord être évoquée comme la ville où Gerson se retira à la fin de sa vie, et où il mena sa dernière attaque contre le Lullisme, en rédigeant en 1423 son *Contra Raimundum Lulli* (aussi connu sous le titre de *Super doctrinam Raymundi Lulli*) dans lequel il « s'acharne contre le rationalisme théologique du *Liber de articulis fidei* »<sup>24</sup>. Ce Traité<sup>25</sup> devait néanmoins rester relativement inconnu jusqu'à ce qu'on en retrouve la trace au cours des années 1930. Le départ de Gerson hors de Paris ne permit pas de renouveau du Lullisme, qui au contraire devait rester éteint dans la capitale durant presque un siècle. Le Lullisme sembla par ailleurs partout frappé du même interdit, offrant par là une preuve tangible du poids de l'Université de Paris dans l'ensemble du Royaume. Il y eut cependant certains endroits où l'étude de Lulle et ses textes put continuer (sûrement même en contexte universitaire), tel que Toulouse, comme nous permet de le croire l'œuvre de Raymond Sebond, qui fut actif au début du XV<sup>e</sup> siècle dans cette région. Cet auteur, généralement connu grâce à Montaigne – qui a dédié un livre à sa pensée –, est l'auteur d'un texte intitulé *Scientia libri creaturarum* (également souvent appelé *Theologia naturalis*) écrit vers 1435 et dans lequel celui-ci laisse voir une forte influence lullienne :

La même méthode générale mystique [...]. Des procédés particuliers de Lulle, déduction des principes par Conditions et par Règles, se retrouvent dans la *Theologia Naturalis* [...]. La métaphysique volontariste eudémoniste, [...] La psychologie de la *Doctrine Puéril*, du *Félix*, avec sa hiérarchie des puissances de l'âme, sa pluralité des formes ; la division tripartite de puissances de l'âme rationnelle, l'importance du libre arbitre dans la preuve de l'immortalité de l'âme [...] se retrouvent dans le livre de Ramon de Sibiude.<sup>26</sup>

---

<sup>23</sup> Voir JAMME, Armand. « Rois de France et papes d'Avignon : Une relecture des relations entre deux pouvoirs dissemblables ». BARRALIS, Christine ; BOUDET, Jean-Patrice ; DELIVRE, Fabrice et al. (éds.). *Église et État, Église ou État ? Les clercs et la genèse de l'État moderne*. Paris-Rome : Éditions de la Sorbonne, 2014, p. 159-187.

<sup>24</sup> COLOMER, « Les chemins du lullisme en Europe ». *Art. cit.*, p. 37.

<sup>25</sup> Voir VANSTEENBERGHE, Edmond. « Un traité inconnu de Gerson "sur la doctrine de Raymond Lulle" (Lyon, 1423) ». *Revue des Sciences religieuses* [Strasbourg], vol.16, fasc.4 (1936), p. 441-473.

<sup>26</sup> PROBST, Jean-Henri. *Le lullisme de Raymond de Sebonde (Ramon de Sibiude)*, Thèse complémentaire pour le doctorat ès Lettres présentée à l'Université de Grenoble. Toulouse : chez Édouard Privat, 1912, 53 p. Cit p. 12.



Raymond Sebond offre en effet un cas remarquable et unique d'œuvre lulliste excentrée, à une époque où le Lullisme était, qui plus est, proscrit. L'absence de mention de Lulle, très scrupuleusement observée par Sebond, fait croire qu'il voulait dissimuler cette influence, renseignant une fois encore sur le poids de l'interdiction prononcée par Gerson. L'on peut aussi voir à l'inverse dans cette publication une discrète prise de position en faveur de Lulle, presque une bravade, comme le suggère en partie Mireille Gouin-Habert qui propose de voir dans « l'écriture du livre de Sebond [...] une réponse indirecte aux attaques lancées par Gerson contre Raymond Lulle »<sup>27</sup>. Le texte de Sebond devait rester comme une occurrence orpheline de Lullisme au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, offre en conséquence un exemple marquant du rôle joué par les territoires extra-parisiens dans la poursuite des études lullistes au temps de leur interdiction, quoiqu'il se caractérise par la prétériorité de sa source.

Espaces ambivalents pour le Lullisme, les Terres d'Oc ont tout d'abord offert au corpus lullien une réception de choix, favorisant les traductions, et mettant à l'honneur la langue occitane. Elles furent, dans un autre registre, propices à la naissance de l'important corpus apocryphe qui devait faire naître l'idée durable selon laquelle Lulle fut également un alchimiste. Théâtre de multiples attaques contre le Lullisme, elles allaient également s'avérer être un discret lieu de maintien de celui-ci une fois qu'il fut tout à fait interdit. Le rôle central des Terres d'Oc au cours de la période médiévale ne doit pas laisser supposer que le domaine d'Oïl se résuma seulement aux activités parisiennes. S'il est vrai que les activités lullistes s'y concentrèrent, il faut tout de même mentionner qu'une œuvre notable de cet espace fut réalisée en dehors de la capitale. Le fameux *Breviculum* du premier et plus important disciple de Lulle, Thomas Le Myésier (qui synthétise la pensée du Maître tout en le mettant en scène dans un ambitieux programme iconographique), s'avère en effet être une production extra-parisienne, et aux antipodes des Terres d'Oc : « on est d'accord pour ne pas donner Paris comme origine de ces enluminures, et [...] on a fait l'hypothèse qu'elles viendraient d'Artois : étant donné la date du manuscrit [...] il semble difficile de trouver en dehors du nord de la France des détails d'un tel réalisme » rappelle ainsi Jean Vézin<sup>28</sup>, nous permettant d'observer combien les savoir-faire techniques propres à certaines régions furent propices à la circulation de textes lullistes au sein de l'espace du Royaume de France.

### **Le Lullisme provincial au sein de la Renaissance lulliste (XVI<sup>e</sup> siècle)**

Après une longue période de léthargie provoquée par l'interdiction gersonienne, le Lullisme français devait finalement connaître une véritable renaissance<sup>29</sup>. Les premiers acteurs de celle-ci sont Jacques Lefèvre d'Étaples et son disciple Charles de Bovelles, qui réalisèrent, globalement, l'ensemble de leurs travaux lullistes à Paris. Ces deux figures de la première importance éclipsèrent cependant souvent les autres activités lullistes qui ne gravitèrent pas dans leur cercle durant ce XVI<sup>e</sup> siècle, et qui restèrent longtemps peu étudiées.

<sup>27</sup> GOUIN-HABERT Mireille. *Montaigne traducteur de la « Théologie naturelle ». Plaisantes et saintes imaginations*. Paris : Éditions Classiques Garnier, Études montaignistes n°57, 2010, p. 129.

<sup>28</sup> VEZIN, Jean. Mots prononcés lors de la « Séance du 23 mars 1983 ». *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1985, p. 119-120. Cit. p. 120.

<sup>29</sup> Voir VICTOR, Joseph M. « The Revival of Lullism at Paris, 1499-1516 ». *Renaissance Quarterly*, n°4 (1975), p. 504-534.

La date traditionnellement retenue pour marquer le début de cette « renaissance lulliste » est celle de la parution à Paris, le 6 avril 1499, à l'instigation de Lefèvre d'Étaples, du *Liber de laudibus beatissimae Virginis Mariae* (aussi appelé *Ars intentionum*), ouvrage compilant divers textes de Lulle. Mais cette édition, quoique marquante par sa qualité, n'est pas la première. Dès 1482 parut en effet à Paris, sans nom d'auteur, sous un autre titre (*Le trésor des humains*), et dans une traduction relativement libre, le texte de la *Doctrina pueril*. Gret Schib a souligné que celui qui fit paraître le texte sous forme de livre de catéchisme ne pouvait assurément pas être un lulliste<sup>30</sup>. Un fait qui ne confère que plus d'importance à l'autre édition lullienne qui précéda celle de Lefèvre. C'est à Lyon<sup>31</sup> que fut en effet publiée en 1491 la *Disputatio eremitaie et Raymundi super aliquibus dubiis omnibus quaestionibus Sententiarum Petri Lombardi* dont le titre ne manquait pas de rendre à Lulle la paternité de son texte. Le contexte éditorial et la parution de la *Disputatio* demeurent cependant très obscurs. S'il n'existe apparemment aucun lien entre cette édition de la *Disputatio* et l'impression de 1482, l'on ne saurait se montrer si catégorique pour le lien existant avec celle qui suit, car l'on observe avec cette édition de 1491 l'affirmation d'un côté, et le retour graduel de l'autre, du nom de Lulle, devant conduire à sa mention claire dès 1499. L'on peut imaginer que cette première édition, plutôt discrète, mais qui affiche le nom de l'auteur, en 1491, et dans un contexte provincial, était un test en vue de recommencer à éditer Lulle plus largement. Cela ne doit pas apparaître comme impossible, tenant compte de ce que les lullistes n'hésiteraient pas, vingt-quatre ans plus tard, à aller jusqu'à produire un faux pour étayer leurs théories<sup>32</sup>. Cette édition lyonnaise a d'autant plus les airs d'un test que le texte en question est « una de les obres més saborejades pels lullistes, ço que explica el fet d'una tan primerenca impressió, i contra d'ella s'encarnissà la virulencia inquisitorial de l'Eymeric »<sup>33</sup>. L'hypothèse d'une tactique éditoriale ne doit toutefois pas éclipser celle de l'existence d'un cénacle lulliste méconnu, qui expliquerait le rôle important que Lyon jouerait par la suite dans l'édition de textes lulliens et lullistes, et comment elle attira, avant Paris, un grand lulliste tel que Bernard de Lavinheta, qui y sera très actif, et dont le début de carrière, mal connu, permet d'imaginer qu'il aurait pu être à l'origine de cette impression. Autre fait notable : cette année 1491 correspond à la première lecture lullienne de Lefèvre d'Étaples<sup>34</sup>, qui faisait justement route vers l'Italie, et qui dut donc, très certainement, transiter par Lyon, où il aurait rencontré ce supposé groupe de lullistes lyonnais, qui aurait pu servir d'amorce à la renaissance du Lullisme qui se produirait à Paris dix ans plus tard. L'on ne peut hélas, au regard des sources, que se borner à des conjectures. Mais une chose est certaine : il se passe au début des années 1490 quelque chose à Lyon qui annonce la renaissance prochaine du Lullisme en France, et qui mériterait de faire l'objet de plus amples recherches.

Le rôle encore peu étudié de Lyon dans cette renaissance met en outre en lumière la partie provinciale du cheminement lulliste de Bernard de Lavinheta, figure clef du Lullisme. Celui-ci doit, après Lefèvre et Bovelles, être retenu comme le troisième grand acteur de la renaissance du Lullisme. Surtout actif dans la deuxième moitié de la décennie 1510-1520, à Paris, et à la suite de Bovelles, Lavinheta, originaire du Béarn,

<sup>30</sup> SCHIB, Gret. « Le Trésor des humains : Incunable contenant la traduction française de la *Doctrina Pueril* de Ramon Llull ». *Romania*, vol. 93, 396 (1972), p. 113-123. Voir p. 116.

<sup>31</sup> ROGENT Elies, DURAN Estanislau. *Bibliografia. Op. cit.* p. 16-17.

<sup>32</sup> MANDOSIO, Jean-Marc. « La fabrication d'un faux : l'introduction à la rhétorique pseudo-lulienne (*In Rhetoricen Isagoge*, Paris, 1515) ». *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t.78, 2 (2016), p. 311-331.

<sup>33</sup> ROGENT Elies, DURAN Estanislau. *Ibid.*

<sup>34</sup> LEGALL, Jean-Marie. « Les moines au temps de Lefèvre d'Étaples et Guillaume Briçonnet à St-Germain-des-Prés ». PERNOT Jean-François (éd.), *Jacques Lefèvre d'Étaples (1540 ? - 1536). Actes du Colloque d'Étaples (1992)*. Paris : Éditions Honoré Champion, 1995, p. 125-140. Voir p. 125.

s'est formé à Toulouse, où l'on devait peut-être étudier plus librement certains auteurs autrefois condamnés à Paris et dans les grandes universités espagnoles, tels que Lulle (hypothèse que nous avons déjà formulée en évoquant le parcours de Raymond Sebond). C'est donc tout d'abord en province que Lavinheta se fit remarquer, et réalisa sa première impression d'un texte lullien, commençant ainsi, comme Lefèvre, par faire éditer des œuvres de Lulle, ou très fortement influencées par lui, avant de s'en inspirer et de le commenter. Religieux, il appartient à la branche conventuelle des Franciscains (autrefois l'ordre de prédilection de Lulle, et qui n'eut de cesse de cultiver et valoriser son héritage), vivant notamment un temps dans leur couvent lyonnais des Cordeliers<sup>35</sup>. Sûrement est-ce là qu'il paracheva sa découverte de Lulle, avant de se lancer dans l'édition de celui-ci en faisant paraître dans cette ville en 1514 l'*Ars brevis*, en remaniant une précédente édition du même texte faite en 1511 à Avignon, par l'éditeur Thomas Des Cloches à la demande d'un commanditaire inconnu. Relevons qu'il pourrait en fin de compte bien s'agir de Lavinheta lui-même, dans la mesure où cet éditeur d'origine bretonne avait séjourné un temps à Lyon, entre 1507 et 1510, rendant plausible une rencontre avec le Béarnais à cette époque. L'édition de 1511, certainement peu coûteuse (Des Cloches vivait péniblement), et donc manifestement de mauvaise qualité, à cause de son matériel<sup>36</sup>, expliquerait aisément pourquoi Lavinheta fit procéder à un nouveau tirage du texte trois ans plus tard, en 1514. Cette édition survient précisément au moment où les impressions de textes lulliens et lullistes connaissent un pic durant les années 1514-1517 ; Mandosio parle même de « tir groupé »<sup>37</sup>. Et pour cause, les trois grands acteurs de la renaissance lulliste sont alors tous à l'œuvre. Cette même année, Lavinheta gagna Paris afin de dispenser des cours sur Lulle à l'Université, qui redécouvre alors le philosophe majorquin, non sans quelques controverses, l'anathème autrefois lancé contre Lulle par Gerson étant rappelé, tout comme le caractère hétérodoxe de sa doctrine<sup>38</sup>. Lavinheta, dont il paraît improbable qu'il n'ait pas été auparavant en contact avec Lefèvre et Bovelles arriva à point nommé pour les aider dans leur entreprise de promotion du Lullisme. Ont-ils fait appel à lui ? On peut être tenté de le croire, Lavinheta, tout comme Bovelles (et sûrement même davantage que celui-ci), était très imprégné du Lullisme espagnol, et se montrait manifestement mieux armé à défendre le système lulliste dans un contexte universitaire, signe qu'en dépit de son appartenance à un espace où le Lullisme ne fut pas connu pour avoir été aussi vif qu'à Paris il n'en était pas moins à même de l'exposer avec justesse au sein d'une Université particulièrement prestigieuse. À Lyon, les éditions de textes lulliens se poursuivent après le départ de Lavinheta ; chez Gilbert de Villiers paraîtrait d'abord le 28 avril 1515 l'*Introductorium magnae artis generalis* (une présentation du système lullien), puis, le 4 mai, chez le même éditeur, l'*Arbor Scientiae*, mais à l'initiative de Josse Bade, puisque celle-ci contient son *Epigramma ad lectorem*. L'existence d'un public et d'humanistes intéressés par Lulle à Lyon semble donc se confirmer par le biais de ces impressions, sans compter que Lavinheta dut fréquemment retourner dans la ville, notamment pour l'impression en 1517 du livre de Lulle, l'*Ars generalis ultima*. C'est encore à Lyon que Lavinheta choisit de faire paraître, en 1523, son *Explanatio compendiosaque applicatio artis Raymundi Lulli*, qui doit rester comme son œuvre lulliste la plus importante, mais aussi comme la dernière, puisque l'on ne possède ensuite plus de trace de celui-ci. Lavinheta, par sa formation toulousaine, nous

<sup>35</sup> VICTOR, Joseph M., « The Revival of Lullism (...) ». *Art. cit.*, p. 532-534.

<sup>36</sup> WALSBY, Malcom. *Booksellers and Printers in Provincial France 1470-1600*. Leiden-Boston : Brill, 2020.

<sup>37</sup> MANDOSIO, Jean-Marc. « La fabrication d'un faux (...) ». *Art. cit.*, p. 314.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 313.

laisse ainsi entendre qu'il aurait d'ores et déjà pu exister dans cette ville des traces de Lullisme, mais nous confirme surtout l'existence d'un groupe ou du moins d'un public lulliste à Lyon. Apparu avant l'important groupe dit des *Févristes* parisiens, ce vraisemblable cénacle lyonnais, fut rapidement éclipsé par le Lullisme développé dans la capitale, mais ne manqua pas de s'épanouir en parallèle de celui-ci, grâce notamment à la figure tutélaire de Lavinheta, qui assura un pont entre les espaces parisien et lyonnais. Ce cercle lyonnais se serait indubitablement composé du fameux éditeur Josse Bade du temps où celui-ci était actif à Lyon (c'est-à-dire avant 1500), l'étude des éditions lulliennes prouvant qu'il avait justement gardé, à la faveur d'activités lullistes, des contacts dans cette ville, assurant tout comme Lavinheta, un pont entre deux espaces. Les travaux lullistes de Lavinheta restent parmi les plus reconnus et aboutis de l'époque humaniste, comme le rappellent Rogent et Duràn (« *L'Explanatio compendiosaque applicatio artis Raymundi Lulli* ha tingut sempre gran predicament entre els lullistes, i el Lavinheta és un dels astres de primera magnitud en la gran constel·lació de lullistes que florí durant el primer terç de la setzena centuria »<sup>39</sup>) et offrent ainsi l'opportunité de rendre à ce « Lullisme excentré » son importance par rapport au groupe parisien, plus connu car ayant laissé davantage de traces écrites. Si l'on se réfère à la *Bibliographie* de Rogent et Duràn, avec six éditions de textes lulliens, Lyon représente près de 20 % des textes du Majorquin édités en France au XVI<sup>e</sup> siècle (contre tout de même presque 70 % pour Paris). Il faut cependant nuancer ce chiffre en rappelant que la quantité des tirages nous est la plupart du temps inconnue. Cette donnée devient toutefois intéressante si l'on tient compte du fait que ces éditions lyonnaises sont étalées sur une vingtaine d'année seulement, témoignant de la relative intensité de l'activité lulliste dans cette ville.

Le dernier point essentiel à aborder afin de présenter le Lullisme provincial du XVI<sup>e</sup> siècle est son application au champ juridique qui fut durant la Renaissance française une matière particulièrement dynamique dans le cadre de l'Humanisme. Dans ce domaine encore, il convient de souligner l'importance de Lavinheta, qui travailla largement sur ce que le corpus lullien contenait de juridique. Cette partie de ses travaux a été récemment étudiée par Andrea Costa<sup>40</sup>, où l'on pourra retrouver le détail précis de son approche. Très scrupuleux, Lavinheta laisse clairement voir ses sources, ainsi que le souligne Ramis Barceló : « Las fuentes jurídicas que Lavinheta tomó fueron el *Liber Principiorum iuris*, el *Ars iuris* y, sobre todo, el *Arbor Scientiae*. Considerando improbable que consultase el *Ars de iure*, pero puede ser que llegara a manejar el *Ars brevis quae est de inventione iuris* »<sup>41</sup>. C'est au sein de son *Explanatio* de 1523 que Lavinheta propose une *Practica compendiosa Artis Raymundi Lulli*. Le Franciscain procède donc à une restructuration de l'*Ars iuris* pour le rendre plus clair, tout en prenant soin d'y associer divers éléments du système lullien et de les articuler aux besoins spécifiques du Droit de son époque, le préparant ainsi à servir également d'outil pour l'étude même de la matière. Lavinheta utilise en effet l'*Art* lullien dans ce qu'il a de commode pour les travaux d'ordre encyclopédique, faisant par la même occasion de son texte un traité devant aider à la rédaction d'un code de loi, répondant de la sorte aux besoins de l'époque. Il devait par conséquent préfigurer le principal usage qui serait fait de l'*Art* au siècle suivant, rappelant par là toute l'importance de sa dernière œuvre. C'est

<sup>39</sup> ROGENT Elies, DURAN Estanislau. *Op.cit.*, p. 72.

<sup>40</sup> Voir COSTA, Andrea. « La Combinatoire juridique de Bernardus De Lavinheta ». *Dix-septième siècle*, vol. 279, 2 (2018), p. 203-230.

<sup>41</sup> RAMIS BARCELÓ, Rafael. « Bernard de Lavinheta y su interpretación de las ideas jurídicas de Ramon Llull ». HIGUERA RUBIO, José (éd.). *Knowledge, Contemplation, and Lullism. Actes du Congrès de la SIEPM à Freising (2012)*. Turnhout : Brepols, 2015, p. 207-225. Cit. p. 223.

dans le sillage de ce texte que parut, à Lyon toujours, en 1529, celui de l'éminent juriste Barthélémy de Chasseneuz<sup>42</sup> ; le *Catalogus gloriae mundi*. Dans celui-ci Lulle est mentionné de façon élogieuse, montrant que Lavinheta partagea cet intérêt pour la dimension juridique du Lullisme avec des gens de robe au sein de la ville de Lyon. Si l'introduction de la doctrine lulliste dans le champ du juridique apparaît comme très aboutie chez Lavinheta, il faut signaler l'existence d'un précédent, également en contexte provincial, au sein de l'Humanisme juridique. André Tiraqueau (1488-1558), né à Fontenay-le-comte, et formé en Droit à l'Université de Poitiers, développa en effet, à la même époque que Lavinheta, une grande curiosité pour les apports que pouvait représenter pour le droit l'étude du corpus lullien. Très actif dans la vie intellectuelle alors riche de sa ville natale, il rencontra le franciscain Pierre Lamy (professeur de grec de Rabelais), par le biais duquel on suppose qu'il découvrit le Lullisme, qui enrichit rapidement sa réflexion sur le Droit. Il fit ainsi paraître, dès 1518, son *De legibus connubialibus*<sup>43</sup>, dans lequel ses influences lulliennes sont davantage tangibles sur le plan méthodologique (du point de vue structurel) ainsi que dans la préface, où l'auteur loue les nouvelles façons d'aborder et classer les sciences, selon un schéma qui rappelle l'*Ars*), que quant au contenu en lui-même, comme l'a mis en lumière Ramis Barceló<sup>44</sup>. L'ouvrage, quoiqu'il soit imprimé à Paris, demeure bel et bien une production réalisée dans un contexte provincial, par un auteur né et formé dans une seule et même région, prouvant ainsi l'existence de cercles de réflexion autour de Lulle ailleurs qu'à Paris et à Lyon, mais comme souvent assez intimement lié à une présence franciscaine. Le fait que le texte soit imprimé à Paris rappelle le pouvoir déjà centralisateur exercé par la capitale, devenant un lieu de passage obligatoire pour les lullistes éloignés de villes dynamiques sur le plan de l'édition. Le fait que le livre de Tiraqueau soit édité chez Josse Bade doit en revanche venir un peu plus confirmer l'idée selon laquelle les divers groupes de lullistes de France devaient être en contact les uns avec les autres, et nous renseigne sur le rôle central joué par l'éditeur dans ces liens. Bien plus tard, en 1549, et alors qu'il est installé à Paris, Tiraqueau fait paraître son *De nobilitate et jure primogenitorum*<sup>45</sup> dans lequel il se lance dans un éloge concernant Lulle, en faisant référence au *Liber de secretis naturae*, une œuvre apocryphe, rappelant combien les deux corpus se sont syncrétisés dans l'esprit des Humanistes de l'époque (la chose étant également vraie pour Lefèvre, Bovelles et Lavinheta, qui acceptaient ces textes alchimiques comme faisant partie du corpus du Maître, quand bien même celui-ci critiqua en divers endroits cette *science*). La génération qui suivit Tiraqueau allait offrir au Lullisme un autre représentant extra-parisien de l'Humanisme juridique en la personne de Pierre Grégoire de Toulouse. Ce natif de la ville rose – comme son nom l'indique – y fit son droit avant d'exercer à Cahors pour finalement devenir une figure emblématique de la naissante Université de Pont-à-Mousson. La troisième occurrence d'un auteur formé à Toulouse et sensible au Lullisme corrobore un peu plus l'idée selon laquelle il dut exister une tradition lulliste dans cette Université. C'est pour son livre,

<sup>42</sup> RAMIS BARCELÓ, Rafael. « Nuevas perspectivas para la historia del lulismo: referencias lulianas desconocidas en textos impresos del siglo XVI ». *Antonianum* n° XC (2015), p. 583-606. Cit. p. 588.

<sup>43</sup> TIRAQUEAU, André. *De legibus connubialibus et de jure mariti*. Paris : chez Josse BADE, 1518.

<sup>44</sup> RAMIS BARCELO, Rafael. « Las referencias lulianas en el humanismo jurídico francés Andreas Tiraquellus y Petrus Gregorius Tholosanus ». *Anuario da Facultade de Dereito da Universidade da Coruña*, 17 (2013), p. 480.

<sup>45</sup> TIRAQUEAU, André. *De nobilitate et jure primogenitorum*. Paris : Jean GEMET chez Jacques KERVER, 1549.

*Syntaxes artis mirabilis*<sup>46</sup> qu'il reste le plus connu, livre dont Paolo Rossi résume la dimension lulliste en ces termes :

Le texte de Grégoire de Toulouse n'est pas qu'un simple commentaire de l'Art de Lulle. Contrairement aux commentateurs [...], il élabore une véritable encyclopédie des sciences [...]. Le fondement de la science unifiée est, encore une fois, une conception platonico-pythagoricienne ou, si l'on veut, magique, de la réalité comprise comme unité vivante. L'extension de l'Art [...] à toutes les branches du savoir est possible en vertu d'un présupposé métaphysique : celui d'un monde dans lequel se reflètent les idées de l'esprit qui a présidé à sa création.<sup>47</sup>

Cette édition offre un exemple remarquable de Lullisme français extra-parisien, en ce que son auteur accomplit l'ensemble de sa carrière en-dehors de Paris, et met en relation par son parcours des espaces très divers du territoire français. Ajoutons que ce texte, très tardif par rapport aux précédents évoqués, ainsi que par ses caractéristiques, s'inscrit d'ores et déjà dans la dynamique qu'allait prendre le Lullisme durant le Grand Siècle.

Si l'on retient souvent du Lullisme français du XVI<sup>e</sup> siècle ses figures de proue, parisiennes, il y eut, en parallèle, tel qu'il a été présenté ici, toute une activité provinciale, grâce aux cercles de l'Humanisme juridique, ayant été par ailleurs peu actifs à Paris. La ville de Lyon se détache par ailleurs clairement comme second centre majeur de la *renaissance lulliste*, allant même jusqu'à préfigurer celle qui eut lieu à Paris. Certains aspects du Lullisme de cette époque, mystique notamment, mériteraient d'être davantage étudiés, à l'image du personnage de Pierre de Lille notamment, anachorète visité par Lefèvre dans les années 1520, et qui s'était retiré dans les alentours de La Rochelle après avoir en 1516 « composé un *Fons scientiae parvus* à l'imitation de Raymond Lulle »<sup>48</sup>.

### Du Grand Siècle aux dernières éditions avignonnaises (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles)

L'interruption du Lullisme suite aux mesures prises par Gerson est généralement bien connue. La seconde interruption du Lullisme, qui se produisit d'elle-même, l'est moins. Une étude de la fréquence des publications françaises laisse pourtant bien voir, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, une nette baisse de l'activité lulliste, aussi bien à Paris qu'en province. La dernière édition d'un texte lullien avait été, à Paris, celle d'un *Ars generalis ad omnes scientias*, en 1548, très mal documentée. Celle-ci était indéniablement venue clôturer la vaste série d'éditions qui avait marqué la Renaissance lulliste après une longue agonie, puisque les années les plus importantes ne se concentraient que sur le premier quart du siècle. Il n'y eut, exception faite de quelques rares textes apocryphes ou commentaires mineurs, plus aucune édition de Lulle durant près de trente ans.

On peut ainsi dire que le Lullisme du Grand Siècle débute dès 1578 avec la parution à Paris d'un texte pseudo-lullien, chez l'éditeur Gilles Gourbin ; l'*Opusculum de auditu cabbalistico*, aussi dit *Ars cabbalistica* et qui indique bien la tournure qu'allait prendre

<sup>46</sup> GREGOIRE DE TOULOUSE, Pierre, *Syntaxes artes mirabilis in libros septem digestae*. Lyon : chez Antoine GRYPHIUS, 1575.

<sup>47</sup> ROSSI, Paolo. *Clavis Universalis* (1960). Traduction française de VIGHETTI Patrick. Grenoble : Éditions Jérôme Million, collection « Krisis », 1993. Cit. p. 63-64.

<sup>48</sup> Voir SECRET, François. « Un humaniste oublié, le carme bourbonnais, Pierre de Lille ». *L'humanisme français au début de la Renaissance. Actes du Colloque de Tours (1971)*. Paris : Éditions Vrin, 1973, p. 207-223. Cit. p. 207.

le Lullisme durant cette période. Le thème central du Lullisme du Grand Siècle demeure la dimension logique de l'Art lullien et le système combinatoire qu'il renferme, et se trouvera très souvent associé à la dimension cabalistique que l'on prêtait alors à l'Art, étayée par cet apocryphe écrit à la fin du Moyen Âge par un médecin de Padoue. Ces derniers points primordiaux sont à relier à la recherche d'une *clef universelle*, largement étudiée par Paolo Rossi dans son *Clavis universalis* et dont les liens étroits entretenus avec le Lullisme sont ainsi résumés par Josep Maria Ruiz Simon:

El primer intent de buscar un mètode únic, no merament dialèctic, pretesament apodíctic, per a totes les ciències; un mètode que, a partir de la negació de l'axioma de l'exclusió mútua dels principis dels diversos gèneres de l'ésser, trencava amb la restricció aristotèlica que imposava una ciència per a cada gènere. Aquest va ser el gran gest filosòfic lullà, i va ser, també, mutatis mutandis, el gran gest filosòfic del segle XVII<sup>49</sup>.

Ce questionnement qui agite l'époque trouva donc rapidement en Lulle et son *Art* l'une de ses sources de prédilection. « Al llarg del segle XVII es pot detectar, en efecte, una autèntica obsessió per la figura Lull. I aquesta obsessió pel seu mètode: l'Art »<sup>50</sup>. Cette ferveur lulliste se répartit dans quatre voies principales : « At the end of the 16th and the 17th centuries, there was a multiplication of writings about Lull in four directions: scholastic, encyclopedic, medical-alchemic, and the study of his Art »<sup>51</sup>, il en résulte une véritable frénésie éditoriale, faisant émerger un Lullisme hétéroclite, toujours plus radical et ésotérique, dont la réputation douteuse finira, sur le long terme, par accélérer la fin. Cette véritable passion pour le Lullisme qui saisit un certain public entraîne donc une diversification significative dans les villes où sont édités les textes : en 1605 paraissait à Lyon la première édition française d'un texte lullien au XVII<sup>e</sup> siècle, l'*Arbor scientiae*, qui allait être suivie par près d'une soixantaine de titres (soit lulliens, soit lullistes), répartis sur une période de soixante-dix ans environ, puisque la dernière parut en 1688 (il s'agit du *Traité* de Jean Belot, édité à Rouen, chez Pierre Amiot). Avec presque une trentaine de titres, c'est Paris qui demeure pour ce qui est du Lullisme la ville la plus active, totalisant logiquement près de la moitié des impressions réalisées au cours du siècle. Il s'agit dans leur écrasante majorité de traductions (les deux cinquièmes) et sinon de commentaires et traductions commentées (également deux cinquièmes) contre seulement un cinquième de textes originaux latins, signe que le rapport aux textes originaux était clairement en train de changer à cette époque<sup>52</sup>. À la suite de Paris se distinguent *ex æquo* Lyon et Rouen, qui comptabilisent respectivement 15% des éditions lullistes et lulliennes françaises du siècle, mais qui se distinguent en revanche par la nature des textes édités. Ils n'appartiennent en effet à Rouen pour la plupart qu'à une littérature de commentaire ou liée à la présentation générale de Lulle, quand ils sont équitablement répartis à Lyon entre textes originaux (presque toujours en latin), et textes lullistes. Si l'on trouve des œuvres sur l'alchimie partout (moins à Rouen cependant), ceux-là sont surtout omniprésents dans les 15% restant édités à

<sup>49</sup> RUIZ SIMON, Josep Maria. « El segle XVII, el segle de Lull ». *Enrahonar*, 22 (1994), p. 113-116. Cit. p. 115-116.

<sup>50</sup> RUIZ SIMON, Josep Maria. *Ibid.*

<sup>51</sup> RAMIS BARCELÓ, Rafael. « Academic Lullism from the fourteenth to the Eighteenth Century ». AUSTIN A. M., JOHNSTON M. D. (éds.). *A Companion to Ramon Llull and Llullism*. Leyde-Boston : 2018, p. 437-470. Cit. p. 464.

<sup>52</sup> Les pourcentages et fractions proposés ici sont arrondis, et peuvent donc comporter une légère marge d'erreur. Ils ont été essentiellement réalisés à partir des impressions recensées dans la *Bibliografia* de Rogent et Duran.

Strasbourg, faisant de celle-ci un grand pôle de diffusion d'éditions contenant des ouvrages d'alchimie pour ce siècle (celui durant lequel elle devint d'ailleurs française). Les autres villes (telles que Perpignan ou Vendôme, plus anecdotiques, se partagent les quelques 5% restants). Le pic dans ces éditions lullistes et lulliennes se situe entre 1616 et 1660, date à laquelle celles-ci commencent à décliner. S'il est tentant de croire de prime abord que ce regain d'intérêt pour le Lullisme allait faire éclore des cercles un peu partout en dehors de Paris, force est de constater que cela ne se produisit que très peu. Le développement du pouvoir royal centralisé à proximité de Paris est en effet tangible au travers de notre étude : la quasi-totalité des principaux acteurs du Lullisme français du XVII<sup>e</sup> siècle (Yves de Paris, Baudouin de Montarcis, Jean Belot, Pierre Morestel, le Sieur de Saint-Ange, Léon de Saint-Jean et Jean d'Aubry), furent surtout actifs à Paris, la plupart des éditions dans les villes de province s'expliquant essentiellement par des raisons économiques ou pratiques. Plus l'on avance dans le temps, et plus le caractère centralisateur exercé par Paris semble s'accroître.

Quelques occurrences doivent toutefois mettre en lumière le rôle important joué par quelques lieux et personnalités extra-parisiens durant cette troisième et dernière grande époque du Lullisme français. L'éditeur Lazare Zetzner (v.1551-1616) doit de la sorte faire l'objet d'une présentation plus détaillée. Ce Strasbourgeois, lui-même curieux de Lullisme, fit paraître en 1598 une anthologie, assez complète pour l'époque, de textes lulliens et qui, fait notable, ne se compose de presque aucun texte alchimique (mais incluant l'*Ars cabbalistica*, preuve supplémentaire que celui-ci était devenu un titre lullien incontournable à l'époque). De cette anthologie seront faites pas moins de trois rééditions, en 1609, 1617 et 1651. Cette édition, survenant un peu avant que le Lullisme du Grand Siècle connaisse son essor, devra rapidement apparaître comme une référence, aussi bien côté français qu'allemand (c'est en effet celle qu'utilisera largement Leibniz pour découvrir Lulle), Strasbourg relevant alors plus de l'aire germanophone que française. L'on trouve toutefois des signes du rôle prépondérant de cette édition côté français dans le fait qu'elle servit à divers auteurs de celle-ci, notamment Robert de Vassy, important traducteur de Lulle au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Zetzner lui-même fut attentif à ce qui se passait dans le domaine français puisqu'il réalisa une édition contre le médecin et voyageur français féru d'alchimie Nicolas Guibert en 1603<sup>54</sup>, en réponse à son texte publié la même année à Toul, dans lequel ce dernier évoquait Lulle comme alchimiste<sup>55</sup>. Les héritiers de Zetzner rééditèrent également volontiers, peu de temps après son décès, des auteurs français inspirés par Lulle, tel que David Lagneau, en 1659<sup>56</sup>, dont le texte, là encore à caractère alchimique doit précisément retenir à présent notre attention. Car la rigueur des éditions de Zetzner doit en effet être mitigée : dès 1613 l'éditeur se lança dans la publication du corpus alchimique lullien, lui qui avait paru se montrer si soucieux de ne pas faire paraître de textes apocryphes dans sa fameuse édition de 1598. Bonner évoque une forme de *lul-lisme concordista*, intégrant le corpus apocryphe parmi les œuvres authentiques, sans volonté aucune de tromper, et dans un but d'union et de mise en relation des sciences entre elles selon une tradition héritée de la Renaissance. Mais la réédition de ces textes alchimiques ou d'œuvres y étant liées par les héritiers de Zetzner (en 1616 et 1659 notamment) confirme le succès

<sup>53</sup> HILLGARTH, Jocelyn Nigel. *Op. cit.*, p. 305.

<sup>54</sup> FRIEDMANN Rex. « Nicolas Guibert, eine Art chemischer Kopernikus ». *Chemie in unserer Zeit*, 6 (1980), p. 191-196.

<sup>55</sup> GUIBERT Nicolas, *De interitu alchymiae metallorum transmutatoria tractatus aliquot, multiplici eruditione referti*, édité chez Sébastien PHILIPPE, Toul, 1614. Lulle y est mentionné dès la neuvième page.

<sup>56</sup> LAGNEAU David, *Harmonia seu consensus philosophorum chemicorum*, édité d'abord chez Claude MOREL, à Paris, en 1611. Voir p. 268 pour Raymond Lulle, qui est évoqué pour ses supposées connaissances alchimiques.



de ces textes, et l'intérêt qu'ils représentent, expliquant la double ligne éditoriale maintenue par la maison Zetzner<sup>57</sup>. La situation de Strasbourg, aux confins des aires germanique et française, et influente aussi bien dans l'histoire du Lullisme allemand que dans celle du français, n'est pas sans rappeler celle de Perpignan qui voit édité, à quelques années de la date à laquelle la ville allait devenir française, un texte de commentaire, en espagnol, dû à un certain Cristóbal Suárez de Figueroa<sup>58</sup>, qui semble en revanche à ce jour sans grandes conséquences en terres françaises.

Le succès des éditions d'œuvres du Lullisme alchimique va venir un peu plus amplifier l'image composite de Lulle qui se forge au cours du Grand Siècle ; son nom, d'abord associé à un système universel pratique du point de vue encyclopédique notamment, finit par être entouré pour les lecteurs érudits d'une aura plus négative. Son système, dédaigné par Descartes, apparaît de plus en plus abscons, trop complexe, tandis que la littérature développée dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> parachève de lui conférer par le recours à la cabale une dimension ésotérique. Son nom, trop souvent associé à un mysticisme exacerbé, illuminé, ou à des textes alchimiques suspects, mène à un rapide désintéressement du public à son endroit, ne lui laissant que quelques adeptes dont le trop grand enthousiasme nuit encore un peu plus à son image. C'est dans ce contexte, que le 6 juin 1660, l'École de Médecine de l'Université d'Aix en Provence donnait son approbation à une *Médecine universelle lulliste* défendue par un certain Jean d'Aubry. Signalons qu'à cette date ce dernier pratiquait déjà depuis plus d'une décennie, dans la capitale principalement, cette médecine, qui était pour le moins clivante. Si l'on trouve la trace d'un médecin de province (Mamers) lui demandant de l'aide, il fit à l'inverse vite figure d'escroc dans les cercles parisiens, étant même incarcéré pour *magie*, lui qui avait pourtant servi le Roi Soleil<sup>59</sup>. Actif à Paris, où il publie tous ses livres, à compte d'auteur, entre 1645 et 1657, Jean d'Aubry recourut à des cercles provinciaux pour faire valider sa médecine et en vivre, attestant d'une distension quant à la circulation de l'information, et en l'occurrence, de la réputation d'un médecin se revendiquant du Lullisme. La doctrine vivait d'ailleurs déjà à cette période, à Paris du moins, le début de son déclin, qui fut rapide et brutal : après la dernière parution rouennaise de 1688, l'édition de textes liés à Lulle se tarit tout à fait, si bien qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le Lullisme devint une pensée marginale :

Le lullisme, qui avait été en France, en Allemagne et en Italie, une des composantes fondamentales de la culture, une des "sectes" philosophiques qui connurent la plus grande fortune et furent le mieux implantées dans les académies [...] prend un aspect exclusivement érudit, donne seulement lieu, dans la seconde moitié du [XVIII<sup>e</sup>] siècle, aux exercices mélancoliques de quelques professeurs, et n'est plus que la manifestation d'un esprit [...] archaïque et provincial.<sup>60</sup>

Le choix de décrire la pensée lulliste comme provinciale à cette époque prend tout son sens en France, si ce n'est qu'il faudrait le prendre dans le sens littéral, et non figuré, dans lequel il se teinte d'un caractère péjoratif. Car, fait notable, les deux dernières parutions à caractère éminemment lulliste furent en effet réalisées en province, durant le siècle des Lumières, et toutes deux en Avignon. La toute première eut lieu en

<sup>57</sup> BONNER, Anthony, « El Lullisme alquímic i cabalístic i les edicions de Llätzer Zetzner ». *Randa*, 27 (1990), p. 99-117.

<sup>58</sup> SUÁREZ DE FIGUEROA Cristóbal, *Encomio al arte del ilustrado Doctor Raymundo Lull*, Perpignan, chez Louis Roure, 1629.

<sup>59</sup> AVINYÓ, Joan. *Història del lulisme*. Barcelone : Llibreria i Topografica Catòlica, 1925, p. 566-567.

<sup>60</sup> ROSSI, Paolo. *Op .cit.* p. 16.

1746, et porte le titre plutôt explicite d'*Introduction au grand art de Raymond Lulle*<sup>61</sup>, et est due au père minime Pierre de Rians, une œuvre de présentation de l'*Art* qui n'a à notre connaissance pas encore fait l'objet d'une véritable étude, mais ne paraît pas dénuée d'intérêt. C'est donc dans cette même ville que sera éditée, en 1778, chez l'éditeur Jacques Garrigan, une collection quasi complète des œuvres du fameux lulliste majorquin Antoni Ramon Pasqual i Fleixes, alors encore en activité. Pourquoi cette impression dans la cité des Papes ? Nous n'avons pu trouver à ce sujet de réponse, mais l'on doit imaginer que cela correspondit soit à une raison pratique qui nous échappe aujourd'hui, soit à une accointance entre l'éditeur et un proche dudit lulliste. Doit-on supposer qu'il y eut peut-être à Avignon des curieux de Lullisme à une époque où celui était tombé, partout en France, en désuétude ? Ces œuvres vaudraient en tout cas la peine de faire l'objet de quelques recherches, et nous font en tout cas arrêter notre histoire du Lullisme français, là où il avait commencé : en Terres d'Oc.

## Bibliographie

- AVINYÓ, Joan. *Història del lulisme*. Barcelone : Llibreria i Topogràfica Catòlica, 1925.
- BADIA, Lola. « L'aportació de Ramon Llull a la literatura en llengua d'oc ». In BADIA MARGARIT, Antoni Maria, CAMPRUBÍ, Michel (éds.). *Actes del Vuitè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes, Tolosa de Llenguadoc, 12-17 de setembre de 1988*. Barcelona : Edicions de l'Abadia de Montserrat, 1989, vol. 1, p. 261-296.
- BEAUNE, Colette, « La notion de nation en France au Moyen Âge ». DELANNOI, Gil, MORIN, Edgar (éds.). *Éléments pour une théorie de la nation*. Paris : Éditions du Seuil, 1987, p. 101-116.
- BOISSET, Louis. « Un témoignage sur Lulle en 1365 - Jean de Roquetaillade ». *Raymond Lulle et le Pays d'Oc. Actes du 22<sup>e</sup> Colloque de Fanjeaux* (1986). Toulouse : Éditions Privat, 1987, p. 70-74.
- BONNER, Anthony. « El Lullisme alquímic i cabalístic i les edicions de Llätzer Zetzner ». *Randa*, 27 (1990), p. 99-117.
- COLOMER, Eusebi. « Les chemins du lullisme en Europe ». *Catalònia cultura*, 43 (1995), p. 36-39.
- DÍAZ MARCILLA, Francisco José. « El lulismo europeo medieval: una aproximación ».
- DÍAZ MARCILLA, Francisco José et HIGUERA RUBIO, José (éds.). *En torno a Ramon Llull: presencia y transmisión de su obra*. Ribeirão (Porto) : Éditions Húmus, 2017, p. 97-116.
- IMBACH, Ruedi. « Notule sur Jean Gerson, critique de Raymond Lulle ». COURCELLES, Dominique de (éd.), *Les formes laïques de la philosophie : Raymond Lulle dans l'histoire de la philosophie médiévale*. Turnhout : Brepols, collection « Instrumenta Patristica et Mediaevalia », 67 (2018), p. 139-157.

---

<sup>61</sup> RIAN, Pierre de. *Introduction au grand art de Raymond Lulle*. Avignon : chez Dominique Seguin, 1746.

LEGALL, Jean-Marie. « Les moines au temps de Lefèvre d'Étaples et Guillaume Briçonnet à St-Germain-des-Prés ». PERNOT, Jean-François (éd.). *Jacques Lefèvre d'Étaples (1540? - 1536). Actes du Colloque d'Étaples* (1992). Paris : Éditions Champion, 1995, p. 125-140.

PEREIRA, Michela. « Alchemy and the Use of Vernacular Languages in the Late Middle Ages ». *Speculum*, vol. 45 (1999), p. 336-356.

THIOLIER-MEJEAN Suzanne. *L'alchimie médiévale en Pays d'Oc*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, collection CEROC, 10, 1999.

RAMIS BARCELÓ, Rafael. « Bernard de Lavinheta y su interpretación de las ideas jurídicas de Ramon Llull ». HIGUERA RUBIO, José (éd.). *Knowledge, Contemplation, and Lullism. Actes du Congrès de la SIEPM à Freising* (2012). Turnhout : Brepols, 2015, p. 207-225.

\_\_\_\_\_. « Las referencias lulianas en el humanismo jurídico francés Andreas Tiraquellus y Petrus Gregorius Tholosanus ». *Anuario da Facultade de Dereito da Universidade da Coruña*, 17 (2013), p. 471-486.

\_\_\_\_\_. « Nuevas perspectivas para la historia del lulismo: referencias lulianas desconocidas en textos impresos del siglo XVI ». *Antonianum*, XC (2015), p. 583-606.

\_\_\_\_\_. « Academic Lullism from the fourteenth to the Eighteenth Century ». AUSTIN Amy M., JOHNSTON Mark D. (éds.), *A Companion to Ramon Llull and Lullism*. Leyde-Boston : Éditions Brill, collection « Brill's companions to the christian tradition », 2018, p. 437-470.

ROGENT Elies, DURAN Estanislau. *Bibliografia de les impressions lulianes, amb un proemi, addicions i índex* de Ramón D'ALOS-MONER. Barcelona : Éditions de l'Institut d'Études Catalanes, 1927.

ROSSI, Paolo. *Clavis Universalis* (1960). Traduction française VIGHETTI, Patrick. Grenoble : Éditions Jérôme Million, collection « Krisis », 1993.

RUIZ SIMON, Josep Maria. « El segle XVII, el segle de Llull ». *Enrahonar*, 22 (1994), p. 113-116.

VEZIN, Jean. Mots prononcés lors de la « Séance du 23 mars 1983 ». *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1985, p. 119-120.

VICTOR, Joseph M., « The Revival of Lullism at Paris, 1499-1516 ». *Renaissance Quarterly*, 4 (1975), p. 504 -534.

WALSBY, Malcom. *Booksellers and Printers in Provincial France 1470–1600*. Leiden-Boston : Brill, 2020.